

Marquise de Montesson
Par
Gilbert Stenger

Les réceptions, chez les frères de Bonaparte, restaient circonscrites au monde officiel. Les fonctionnaires surtout s'y coudoyaient avec quelques enrichis et des hommes de lettres. L'élégante société de l'ancien régime n'y prenait aucune part. Qui est-ce qui, maintenant, donnerait le branle à cette foule de nobles déjà rentrés d'émigration ; qui est-ce qui forcerait les portes des beaux salons de l'aristocratie à s'ouvrir, afin de reconstituer ces groupes charmants du vieux monde où les causeries, l'esprit et la grâce des manières dominaient sans partage ? Bonaparte le désirait ardemment et cherchait ce promoteur. Il n'avait point d'amis en tous ces aristocrates, décimés par la révolution ; ils le tenaient à l'écart, étant royalistes

Un jour, feuilletant les papiers de Joséphine, il y découvrit une lettre de la marquise de Montesson, veuve du duc d'Orléans, où il lut cette phrase qui déterminait sa résolution : « Souvenez-vous, écrivait-elle, que vous êtes la femme d'un grand homme ». Ce compliment tout benévole à son adresse, durant son expédition d'Égypte, fit de lui, soudain, un ami de la grande dame. Ce qu'il cherchait, il venait de le trouver. Par Madame de Montesson il allait mettre en mouvement la haute société d'autrefois. Des fêtes chez la marquise seraient prises pour modèle. Les familles dispersées se réuniraient, et ainsi renaîtraient quelques salons distingués où il serait agréable de se retrouver avec d'autres personnes de même éducation et de même naissance. Ils redeviendraient l'école des belles manières, des causeries décentes, et spirituelles, d'où se dégagerait naguère le charme de la société française.

Madame de Montesson n'était plus une jeune femme, sous le consulat. Elle avait dépassé soixante ans. Née d'une famille considérable de Bretagne, elle avait été mariée à dix-sept ans à un gentilhomme du Maine, le marquis de Montesson, presque un vieillard, qui mourut quelques années après son mariage, la laissant veuve à l'âge où la beauté, chez la femme, est plus séduisante que dans l'adolescence. A Paris, elle avait été très remarquée, et son veuvage fut traversé de fêtes galantes. Admise à la cour, très adulée dans l'entourage du duc d'Orléans, chez qui elle était souvent invitée, elle tenait une belle place parmi les femmes agréables de cette époque. Longtemps, le duc, petit-fils du Régent et père de Philippe-Egalité, la courtisa et sollicita ses faveurs. Un jour, à Villers-Cotterets, dans une chasse en forêt, le duc, qui était gros, et suivait la course à côté de la jolie marquise, voulut s'arrêter sous un arbre, pour reprendre haleine. Il descendit de cheval, s'étala sur l'herbe et demanda la permission à la jeune veuve d'ouvrir son habit, de se délivrer du col de sa chemise. Il haletait, il suait à grosses gouttes. Une toux survint ; la marquise le voyant en cet état d'abattement partit d'un éclat de rire prolongé, et pour arrêter la toux, le tapota dans le dos, en l'appelant « gros père ». Ce mouvement spontané et coquet, ce rire coupé de saccades veloutées, ces petits yeux malicieux qui le regardaient de travers, cette mignonne bouche composée de deux lèvres sanguines en boules de cerises

d'où s'étaient échappés les deux mots badins, ces petites mains délicates aux doigts fuselés et roses, qui s'appuyaient sur sa chair, ces beaux cheveux blonds qui couronnaient ce visage gracieux, toute cette mimique éloquente fit une telle impression sur le prince qu'il devint éperdument amoureux de sa compagne de plaisir. Il eut bien voulu tout de suite arriver à ses fins. La petite marquise tint bon, ne céda point, et, par un manège bien combiné, s'empara peu à peu et si bien de l'esprit et des sens du prince qu'elle parvint à se faire épouser. Elle avait alors trente-six ans.

Le mariage se fit secrètement ; mais toute la cour en fut instruite. Nul n'ignora cette situation entre le duc et la marquise. Elle sut, dès lors, se maintenir en son rang par la simplicité de ses manières, par l'affabilité de son esprit et la prudence de ses actes. « Affable pour les inférieurs, dit M. de Lévis, d'une politesse noble et graduée avec les personnes considérables, respectueuse sans bassesse avec les princes, obligeante pour tous, elle acquit, à la fois, de la bienveillance et de la considération. Arrogante, elle eut été haïe ; enfin, des airs de princesse eussent paru aussi déplacés que les manières libres d'une maîtresse. » Alors, aimable, enjouée, elle enrôla de nombreux amis. Elle recevait tout le monde de la Cour ; les plus grands seigneurs la venaient visiter. Elle occupait chez le duc la situation de Madame de Maintenon chez le grand roi, sans que l'on put assimiler toutefois sa personne à celle de la vieille marquise, très compassée, dont la haute raison dominait l'inimitable monarque. On la pouvait comparer plutôt à la pétillante et gracieuse marquise de Pompadour, qui avait su plaire si longtemps à Louis XV. Intelligente comme elle, amie des arts, familière avec les gens de lettres, curieuse et un peu égoïste, pensant beaucoup à elle, à ses aises, à ses plaisirs, à sa réputation de jolie femme, comme l'autre, et cependant généreuse envers les humbles, se laissant attendrir facilement par les misères humaines, elle dut, à cette compassion pour les petites gens, le respect des révolutionnaires pendant la Terreur.

Toutes ces qualités et ces défauts se lisent sur l'estampe que possède la Bibliothèque nationale. De beauté, de souplesse et d'air mutin, elle est éblouissante au premier coup d'œil. Mais, en analysant cette petite bouche aux belles lèvres saillantes, ce sourire aigu qui en relève la commissure, ce nez un peu long, ce front aux tempes étroites couvertes de cheveux, on devine que cette espièglerie si patiente pouvait devenir redoutable. Bienveillante et bonne, à l'occasion, peut-être ; blessante et vindicative en d'autres circonstances. Madame de Genlis la dit méchante, ignorante et sans talent, plaçant Constantinople sur la Baltique. Elle l'appelait « tantâtre », Madame de Montesson étant la sœur utérine de la mère de la fine écrivassière (1). A sa rentrée d'émigration, la nièce, accueillie avec grande froideur chez la marquise, n'y retourna plus qu'au moment où cette mauvaise tante allait mourir. M. de Valence, qui avait épousé Mademoiselle de Genlis, lui voulut persuader que cette première entrevue, si réservée, si peu amicale, ne serait pas suivie d'une autre semblable, et que la marquise à la seconde visite se montrerait caressante et douce. « Elle est chagrine de penser que vous n'avez pas vieilli et êtes toujours jolie. Ce petit déboire s'éteindra, ajoutait le gendre

de Madame de Genlis. » La belle-mère ne fut point convaincue et persista dans sa retraite.

Le duc, par contrat, l'avait faite riche. Le roi Louis XVI confirma les volontés du mort. Le douaire de la veuve était considérable. Mais les Jacobins, qui avaient respecté l'épouse morganatique d'un d'Orléans, ne respectèrent point sa fortune. Une grande partie de ses revenus lui furent confisqués. Bonaparte les lui rendit : cent soixante mille francs de rentes, assurés sur les canaux du Loing et du Midi, à la condition qu'elle emploierait ses ressources à des réceptions mondaines, donnant l'exemple d'un luxe de bon aloi, rétablissant, autant que faire se pourrait, les anciennes élégances, la tenue correcte des salons, les fêtes, les danses, les amusements de la bonne compagnie. Et c'était facile pour cette petite marquise, aimable vieille de soixante-trois ans, qui avait connu la cour de Louis XV et celle de Louis XVI et se voyait honorée maintenant du respect avoué de Bonaparte.

Le Premier Consul, jusqu'à sa prise du pouvoir, n'avait vécu que dans les camps et très pauvre. Il fut séduit tout de suite par la noble distinction de l'hôtel Montesson. On y discernait un faste discret, une somptuosité nullement prétentieuse. Tous les décors s'harmonisaient entre eux. Rien de choquant, ni de criard dans les pièces. Point d'étalage discordant. Enfin, la personne même de la marquise ajoutait un attrait de plus au luxe qui l'encadrait. Dès l'heure de midi, elle était habillée pour ses visites, en robe simple de couleur blanche, souvent grise, avec des dentelles ; chaussée de souliers retenus de lacets, comme un cothurne, en pruneau noire ou en peau de chèvre très souple ; coiffée à la mode ancienne, les cheveux en couronne autour de la tête, tombant en boucles sur les épaules, et paraissant toujours abondants, au moyen de touffes ajoutées, de la couleur de ceux de sa jeunesse. Elle semblait ainsi ne point vieillir. Propre, d'ailleurs, jusqu'à l'excès, son teint s'était conservé aussi pur qu'à ses trente ans et ses mains admirables s'étaient dans toute la finesse et la souplesse natives. Point de rubans, enfin, ni garnitures excentriques, si ce n'est celles de son léger bonnet, monté par Mademoiselle Despeaux. Un châle blanc de cachemire la drapait et protégeait sa taille fluette, sur le sofa où elle attendait, mollement allongée en ses coussins.

Ainsi placée, la séduisante femme dont le regard était adouci par la couleur violette de ses yeux, agréait près d'elle ses belles amies, presque toutes jeunes et de haute naissance, et elle les laissait partir, après quelques compliments, sans façon. Si elle se levait, si elle reconduisait la visiteuse jusqu'à la porte du salon, c'était pour un congé définitif ; elle ne la recevait plus.

Suivant la mode de ce temps-là, elle prenait des leçons de Berthollet et de Laplace, qui l'initiaient aux ardues problèmes de la science, comme Van Spandonk à la peinture des fleurs. C'est pour cette raison que, durant le Consulat, voulant des fleurs à profusion, elle avait loué, au marquis de Bièvre, le château si agréablement situé dans la vallée de la douce rivière, alors si

poétique t si fraîche avec ses frondaisons toujours vertes. Lorsqu'on l'y allait voir, on la trouvait peignant dans sa chambre, en face d'un vase rempli de la moisson de ses magnifiques serres, protégée contre les salissures de l'huile par un surtout de soie qu'elle quittait aussitôt pour apparaître en sa robe d'une blancheur immaculée, qui rajeunissait la vétusté de son âge.

A Bièvre, elle était en compagnie de Mesdames de la Tour, et encore, d'après la duchesse d'Abrantès, de la belle Madame d'Ambert, de la princesse de Guéménée, une gourmande distribuant pour le café de ses amis, à Lavaupalière principalement, une poudre de cachou, présent de missionnaires. C'étaient ensuite Madame de Rohan-Rochefort et Madame de Fleury. Hors du château, elle vous menait dans le parc à la laiterie que M. de Bièvre, grand partisan de calembourgs, avait désignée par ces deux expressions sur un poteau : « *Lettre I* » et aux écuries, à côté, portant au fronton des grandes portes : « *Honni soit qui mal y pense !* » dédicace bien appliquée aux chevaux qui s'y trouvaient.

A Paris, tous les mercredis, la marquise donnait un grand dîner (2) ; on jouait ensuite de la harpe, on chantait, on lisait quelques fragments des œuvres inédites des hommes de lettres invités. On lisait aussi des comédies et des drames de la marquise, et bientôt on les joua (3). Et en ces soirées cérémonieuses, comme en toutes les autres, elle n'agréait que des personnes sympathiques ; longtemps elle résista avant de recevoir le général Suchet, trop vulgaire. Elle ne céda qu'au désir formellement exprimé par M. de Valence à qui elle n'osait rien refuser, maître chez la marquise autant qu'un mari, parce qu'il était jeune et beau, et que, l'ayant aimé, elle ne contrecarrait jamais sa volonté. Le général de Valence n'était point son premier amour. Elle avait eu le cœur pris jadis par le duc de Guines (4), et, avant d'épouser le duc d'Orléans, elle avait avoué sa passion au prince. Mais cet amour pour Valence, venu sur le tard de sa vie, la rendit esclave de ce Benjamin, qu'elle institua son légataire universel, au détriment de tous ses parents (5).

La jeunesse avait sur elle un effet irrésistible. Elle éloignait, de son voisinage, les visages moroses des vieillards. Elle appelait à ses fêtes la foule des jeunes gens qui composait alors la phalange des beaux danseurs, des aimables boute-en-train de la société mondaine. C'étaient MM. Juste de Noailles, de Montcalm, de Mondenard, Archambault de Périgord, Charles de Noailles, de Montbreton, Auguste de Montaigu, MM. de Rastignac, MM. de l'Aigle, de la Feuillade, de Montrond, de Saint-Aulaire. Elle leur laissait, en ses salons, la plus grande liberté, n'exigeant d'eux que la pratique des bienséances, un entrain discret, une gaieté non troublante, le ton, enfin, des grands seigneurs de la cour de Versailles, chez qui on ne surprit jamais aucun geste, ni aucune parole, contraires au respect dû à la femme et aux gens bien élevés. Tous le savaient, et pas un ne dédaignait l'honneur d'être invité chez Madame de Montesson, dont ils admiraient l'exquise aménité, la douceur des réparties et la science du savoir vivre.

Aussi bien, quand on apprit la nouvelle du grand bal promis chez elle, à la suite du mariage d'Hortense de Beauharnais, ce fut une grande joie dans la

société de l'ancienne cour et parmi les émigrés rentrés. La renaissance des salons et des plaisirs daterait de ce bal ; personne n'en doutait. Ce fut, dans tout Paris, une agitation inexprimable des jeunes femmes et des jeunes hommes, pour préparer leur toilette et faire valoir toutes leurs grâces. Et leur émerveillement s'exalta devant l'excès des fleurs et des lumières où s'avivait l'éclat de leur visage, devant le grand nombre des valets poudrés et galonnés, qui, depuis plus de quinze ans, avaient disparu des salons de Paris. On se rattachait à la vie élégante du passé ; on se promettait des jouissances nouvelles, si longtemps proscrites. On se répétait la phrase de M. de Talleyrand : « Oh ! jadis, quelle douceur de vivre ! » Les marchands unissaient leur joie à celle des élus. Le commerce, enfin, pensaient-ils, reverrait les beaux jours d'autrefois ; les magasins de luxe retrouveraient leur clientèle perdue ; e proche en proche, un peu de bien-être arriverait jusqu'aux galetas les plus misérables. Le plaisir occuperait des bras d'ouvriers, et toute la ville serait satisfaite. Hortense de Beauharnais, l'épouse récente de Louis Bonaparte, parut à ce premier bal, « en tunique de couleur, avec péplum copié sur une statuette d'Herculanum ». Madame de Montesson donna un deuxième bal pour le jeune roi d'Etrurie, un Bourbon, qui avait voulu se loger, durant son séjour à Paris, dans un hôtel contigu à celui de la marquise. « Ce fut une féerie, dit Madame d'Abrantès. Si les femmes avaient eu le même luxe et les mêmes diamants que sous l'Empire, elle eut encore été plus belle. Mais celle de nous qui avait le plus de diamants en avait à peine pour cent mille francs. Qu'on juge de ce que fut plus tard le quadrille des Péruviens, allant au temple du Soleil ! Il y avait pour plus de vingt millions de diamants. » Le roi d'Etrurie se fit remarquer à cette fête par ses ardeurs chorégraphique. Il se trémoussait, voltigeait, pivotait, comme un gamin. Si ce n'eût été un Bourbon, Madame de Montesson aurait été fort contrite d'une désinvolture si débraillée. Mais les gestes des princes paraissent toujours excusables. On rit beaucoup des enfantillages du roi, sans le blâmer, et la marquise était heureuse d'avoir pu satisfaire aux désirs de Bonaparte qui demandait aux plaisirs des salons les moyens d'apaiser les discussions et les haines dont la France aurait pu mourir.

Ce salon était fréquenté par toutes les femmes en évidence à Paris. Au premier rang brillant Madame Bonaparte ; puis la marquise de Coigny, d'esprit mordant, très recherchée, malgré sa voix rauque ; Madame de Staël, dont la toilette, en étoffe de grosse soie, semblait bien lourde à côté des robes légères et transparentes des jeunes femmes ; Madame Regnault de Saint Jean d'Angély, toujours prête à chanter, sans qu'on l'en priât, écrit Madame Cavaignac, en ses « Mémoires d'une inconnue. » Belle, sans doute, de profil surtout. Elle ne l'ignorait pas, et s'était étudiée à ne se montrer jamais de face, voulant imposer l'admiration ambiante à son profil de statue grecque. Madame Récamier venait aussi faire sa cour à la vieille marquise, qui défendait sa belle amie des jalousies de son entourage, toujours prêt à la trouver « bornée », ne la pouvant dire laide. Madame Junot, enfin, la fille de Madame de Permont, la future duchesse d'Abrantès, que le général Thiébaud, en son enthousiasme, ne sait comment louer, disant « qu'il serait impossible de rien imaginer de plus joli, de plus vif, de plus aimable, de plus saillant, que l'était cette jeune dame, vêtue avec une fraîcheur qui cadrait si parfaitement avec tout ce que la nature avait mis de coquetterie et de luxe à la former. » Ensuite, Madame de Custine,

« cette belle et ravissante personne, dit encore Madame d'Abrantès, cette jeune femme à l'enveloppe d'ange, au cœur de feu, à la volonté de fer, et tout cela embelli par des talents qui auraient fait la fortune d'un artiste. » Et combien d'autres encore ? La marquise de Fontanges qui allait marier sa fille avec Georges Onslow, le compositeur dramatique ; et Madame de Rémusat, et Madame de Boufflers qui venait de publier un recueil de pensées originales ; et Désirée Bernadotte, promise à l'incroyable destin qu'elle ignorait, puisqu'elle devint reine de Suède ; et la petite nièce de Madame de Montesson, Madame de Valence, la fille de Madame de Genlis, et Madame Rabadet, sa lectrice, musicienne de talent, élève de Steibelt, arrivé d'Allemagne en France pour y faire consacrer son jeu d'artiste, prestigieux sur le piano. Madame Berthollet était également une familière de ce salon. Avant son mariage avec l'illustre savant, elle était la camériste de la grande dame. Cette union avait supprimé la distance qui avait existé entre ces deux femmes, et l'une sans orgueil, et l'autre, sans humilité, se voyaient maintenant comme deux amies.

Parmi les hommes, il faut citer les deux fils naturels du duc d'Orléans, les abbés de Saint-Phar et de Saint-Albin, nés de ses relations avec une danseuse de l'Opéra, Mademoiselle Marquise, que le roi titra Marquise de Villemomble, riante contrée de la banlieue de Paris, où le duc avait pour elle acheté un château ; l'académicien Suard, qui ressassait, sans fin, ses histoires du temps passé ; le duc de Choiseul, longtemps victime de l'intolérance politique des Jacobins, voyageur qui rapportait, de ses lointaines pérégrinations, des observations curieuses ; admirateur de la Grèce sur laquelle il avait publié un pittoresque récit, qui lui valut plus tard le poste d'ambassadeur à Constantinople ; et aussi M. de Talleyrand, et Maret, le futur duc de Bassano, et M. Villiers du Terrage, et le fabuliste Arnault, et le botaniste Millin, qui était parvenu à échapper aux rigueurs de la proscription, en parcourant les provinces pour en étudier les châteaux et les monastères menacés de la pioche des démolisseurs, Millin, le successeur du savant abbé Barthélemy, dans la place de conservateur du cabinet des médailles ; enfin le chanteur Garat, le peintre Isabey, Desfaucherets, l'auteur dramatique, et surtout le général de Pérignon, à qui Mme de Montesson était reconnaissante du bien fait à une prince d'Orléans, mourant de privations et de misère, dans un couvent de Parme. Le général de Pérignon, sous le Directoire, était gouverneur de cette ville. Il apprit cette détresse princière, et sans s'inquiéter des conséquences de sa bonne action, il solda au couvent les dettes de la malheureuse femme et demanda ensuite, pour elle, au gouvernement français une pension de trente mille francs qu'il obtint. Madame de Montesson ne l'oublia jamais.

Lorsque Madame Bonaparte, obéissant aux conseils de son mari, venait chez Madame de Montesson, elle s'y montrait avec son tact habituel, son grand charme de créole, et l'on y goûtait sa conversation, tantôt joyeuse et tantôt attendrie. Elle ne cachait point la gêne dont elle avait si fâcheusement souffert à son arrivée en France, et elle racontait gentiment, et en riant la première de son dénuement, l'histoire d'une vieille paire de souliers, en gros cuir, qui la tira d'un cruel embarras.

« Quittant la Martinique, avec Hortense, disait-elle, je me trouvais sur un vaisseau où nous fûmes traitées avec des égards que je n'oublierai jamais. Brouillée avec mon premier mari, j'étais peu riche. Obligée de revenir en France pour mes affaires, mon passage avait absorbé la plus grande partie de mes ressources, et j'eus beaucoup de peine à faire les emplettes les plus indispensables à notre voyage. Hortense, gentille, gaie, dansant bien la danse des nègres, chantant leurs chansons avec une grande justesse, amusait beaucoup les matelots qui, s'occupant constamment d'elle, étaient sa société favorite. Dès que je m'assoupissais, elle montait sur le pont, et là, l'objet de l'admiration générale, elle répétait ses petits exercices à la satisfaction de tous. Un vieux quartier-maître l'affectionnait particulièrement, et dès que ses occupations lui donnaient un moment de repos, il le consacrait à sa petite amie qui l'aimait à la folie... » Et Joséphine continuait son récit, ajoutant que les souliers d'Hortense s'usaient à ces exercices, et que sa fille eut bientôt les pieds en sang. Comment avoir de nouvelles chaussures ? Ce fut le contre-maître qui donna de vieux souliers, gardés en réserve dans un coffre. On les coupa, on les recousit, et Hortense put se livrer de nouveau à ses jeux favoris.

Ceux qui avaient été reçus dans le salon de la grande dame ne manquaient point d'y revenir. Ils y avaient ressenti une joie des yeux, une excitation de l'esprit, qu'aucun autre lieu ne pouvait donner avec la même force. M. de Laval disait que ses chevaux l'y conduisaient, comme ceux d'une dévote se dirigeaient vers l'église. Ils suivaient leur chemin sans guide. Le plaisir, en ce salon, était de tous les instants et varié à l'infini. Un jour, pourtant, que la conversation languissait, quelqu'un parla d'organiser, sur l'heure, un concert. Mais avec quels artistes ? On se regardait... La princesse de Vaudemont, jetant un regard circulaire sur ses voisines, observa que rien n'était plus facile. Madame de Staël désigna Mademoiselle du Crest ; Madame de Montesson, Madame de la Vallette ; toutes les deux musiciennes de talent. Mademoiselle du Crest se jouait sur le piano de toutes les difficultés ; Madame de la Valette possédait une voix admirable. Un piano fut ouvert, et pendant une heure, ces deux dames, encouragées par les bravos de l'assistance, ravirent leurs auditeurs. Assurément, fit remarquer M. de Metternich au général Thiébault qui rapporte l'anecdote, assurément il y a, dans les autres capitales de l'Europe, d'excellents chanteurs, des musiciens renommés, aussi forts et aussi distingués que ceux de France ; mais dans une assemblée mondaine, trouver des personnes qui, sans préparation, avec un sentiment très développé de l'art musical, avec une inspiration presque géniale, interprètent avec tant de brio et de justesse, les œuvres des grands maîtres, ce hasard étonnant ne se rencontre qu'à Paris.

On aurait pu aussi bien improviser chez Madame de Montesson une représentation de comédie ou de drame. Elle avait composé un assez grand nombre de pièces, seize disait-on, qui, toutes avaient été jouées et par elle et par le duc d'Orléans, et par ses acteurs habituels, MM. de Ségur, de Gand, d'Ouézan, Mesdames du Crest et de Lamark. C'est pourquoi Collé, jadis, l'avait comparée à Mademoiselle Clairon, et Grimm, dans un accès de flagornerie, lui avait reconnu des talents universels.

Ces fêtes, ces réceptions quotidiennes, durant de longues heures, ébranlèrent sa santé affaiblie par l'âge. Elle voulut s'affranchir de ce surmenage et elle acheta à Romainville une maison de plaisance, qui devint bientôt trop étroite pour tous ceux qu'elle y attira. Fuir le monde, elle ne le put ; le monde la ressaisissait au loin. Brongniart, le célèbre architecte, doubla, tripla, par de nouvelles bâtisses, cette maison d'habitation et bientôt, Madame de Montesson, au milieu des fleurs, qu'elle cultivait avec passion, se fixa tout-à-fait en sa nouvelle résidence. Elle ne conserva qu'un pied-à-terre à Paris et fit de Romainville sa demeure principale. Ses meilleurs amis de Paris y vinrent alors en foule, et son salon de campagne fut aussi animé que l'était celui de la Chaussée d'Antin. L'âge bientôt vainquit son courage. Ses forces diminuaient chaque jour, et, en 1805, les médecins exigèrent son retour à Paris. Elle n'y rentra que pour mourir.

Gilbert Stenger

(1)- De Genlis ; Mémoire, t. II, p. 185

« Le duc d'Orléans, dit Madame de Genlis, mourut à Sainte-Assise... Le roi fit défendre à ma tante de draper et de mettre ses gens en deuil. Alors, elle prit le parti de s'établir au couvent de l'Assomption, pendant toute l'année de son veuvage. Elle ne reçut qu'à un parloir dont elle fit dorer les grilles, chose dont on se moqua, non sans raison, car une grille noire convenait mieux à sa situation que cette singulière magnificence qui ne se trouvait dans aucun couvent. Ma tante s'était donnée du plus grand ridicule. Quelque temps avant la mort de M. le duc d'Orléans, elle avait fait représenter sa comédie : *La comtesse de Chazelles*. La pièce tomba honteusement au troisième acte. Elle était tirée des *Liaisons dangereuses*, de Laclos... Ma tante porte à l'excès l'ambition d'auteur. Elle prit chez elle M. Lefebvre, auteur de quelques tragédies. Elle le logea, le maria, lui assura une pension de six mille francs, le tout pour lui donner, disait-elle, quelques petits conseils littéraires. Et elle se mit à faire des tragédies. On lui passa toutes ses prétentions, tous ses travers. Elle avait une excellente maison et plus de deux cent mille livres de rentes et ses ouvrages n'excitaient aucune jalousie. »

(2)- « Tout était préparé avec la plus grande élégance dit, en ses Mémoires, la duchesse d'Abrantès ; il y avait, en même temps, beaucoup de luxe. Mais ce luxe était si bien entendu que rien ne paraissait superflu de cette quantité d'orfèvrerie, de vermeil et de superbes porcelaines qui garnissaient la table. Le plus beau linge de Saxe, aux armes d'Orléans, et parfaitement cylindré, était sur cette table et paraissait éclatant, sous les assiettes de porcelaine de

Sèvres, à la bordure et aux écusson d'or. De magnifiques cristaux, des fleurs en profusion. »

(3)- Madame de Montesson eut le mérite de découvrir le talent dramatique de Mlle Duchesnois, et elle la fit débiter devant un aréopage choisi, par les rôles de Phèdre et de Roxane.

(4)-Châteaubriand dit de lui en ses Mémoires (T. IV p. 392) : Ambassadeur en Angleterre, trente ans auparavant, c'est-à-dire en 1770, il avait conservé des correspondances avec les femmes les plus brillantes de son temps, la duchesse de Devonshire, lady Melbourne, la marquise de Salisbury, la Margrave d'Auspach, dont il avait été amoureux. Son ambassade était encore célèbre, son souvenir tout vivant chez ces respectables dames

Le général Thiébaud (Mémoires ; T. III, p. 184), en parle d'une autre façon et telle qu'il le vit chez Mme de Montesson, pendant le Consulat. « ... un petit homme tout vieux, tout maigre, tout chétif, qui se trouvait comme relégué auprès d'une croisée du grand salon circulaire de ce somptueux hôtel. Ce nom n'avait pu manquer de me rappeler ce brillant duc de Guines, qui, envoyé de France à la cour de Prusse, avait été l'un de mes parrains. Mais comment admettre que ce M. de Guines, pauvre et ratatiné, eut été le plus énergique de nos colonels, un de nos ambassadeurs les plus fastueux, l'homme qui, à la suite de je ne sais quel grief, avait osé se rendre chez Frédéric le Grand, en frac, en chapeau rond, la cravache à la main, et dans ce costume prendre congé d'un si grand prince ? »

(5)- Thiébaud ; Mémoires, T.II, p 178)

« M. de Valence, fils illégitime du comte de Valence, substitué à une fille légitime. Si le comte de Valence était un des beaux hommes de son temps, il était aussi l'un des plus aimables, des plus brillants, des plus chevaleresques. Il est, à ma connaissance, celui qui a porté au plus haut degré les manières nobles, l'esprit, le tact et toutes les grâces de cour. A vingt-deux ans, il était colonel ; à trente-cinq, lieutenant général.

Le même auteur avait dit auparavant comment le comte de Valence était devenu l'époux de Mlle de Genlis :

« Il paraît que le duc d'Orléans, dit-il, surprit le comte de Valence aux genoux de sa femme. Certes, on pouvait défier tout homme de se tirer d'un pareil embarras, et il fallait, à la fois, la femme la plus maîtresse d'elle-même, la plus habile, la mieux inspirée, pour ne pas faillir. Dès qu'elle aperçut le duc, Mme de Montesson partit d'un éclat de rire et lui dit du ton le plus naturel... « Mais voyez donc ce fou de Valence qui depuis une heure est à mes pieds pour obtenir la main de ma nièce ! » - « Eh bien ! répondit le duc, il faut la lui donner. Allons, je vous la promets, je vous la promets. » Et c'est ainsi que le comte de Valence, qui ne songeait pas à se marier, épouse Mlle de Genlis, pour laquelle on ne songeait pas à lui. »